



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 9.

QUEBEC, SAMEDI, 8 JUIN 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

FEUILLETON DU "GANCAN."

8 JUIN 1878.—No. 9.

LES DEVOUEMENTS D'UN VALET DE CHAMBRE.

Le jeune comte de N... vient d'arriver à Paris. Il est italien, joli garçon, spirituel, brave et riche. Une fois installé à l'hôtel du Louvre, il s'occupe d'arranger agréablement sa vie il veut courir les spectacles et les concerts, hanter les salons, assister à des lectures, être enfin partout où se tiennent d'habitude les gens qui ont le pouvoir de composer le Tout Paris des chroniques. Sa fortune lui permettrait de se donner ces plaisirs et bien d'autres encore. Aussi était-il fort recherché par les dames du demi-monde. Elle n'épargnaient pour le séduire, ni coup d'œil, ni avances, et, sans doute, il aurait tombé dans leurs pièges, sans un vieux domestique que son père avait placé près de lui pour le maintenir dans la bonne voie.

Cet homme était un de ces types perdus qu'on ne retrouve plus qu'en province ou à l'étranger. Attaché au comte N... depuis sa tendre enfance, il avait quitté sans regrets sa ville natale, sa femme et ses enfants, pour suivre son jeune maître, et il remplissait auprès de lui le même rôle que Mentor près de Télémaque, avec cette petite différence pourtant que Mentor lui ait des sermons et que lui se contentait de cirer les bottes.

Un jour de la semaine dernière, le jeune comte l'envoya louer des places pour une première représentation. Mentor se présenta au bureau de location et demanda un fauteuil d'orchestre. On lui dit qu'il n'y en avait plus de libre, cette réponse l'étonna au dernier point. Mentor ne concevait point qu'on put refuser quelque chose à son maître. Il insista.

—Quand je vous dis que c'est pour le comte de N... répétait-il.

La discussion aurait duré longtemps, si une jeune femme n'était intervenue inopinément. Elle s'approcha de Mentor et le pria par le bras.

—Mon ami, lui dit-elle, je suis la jeune fille de chambre de Mlle B..., un-

actrice de ce théâtre, qui, vous le savez, remplit un rôle dans la pièce nouvelle. Aussi peut-elle disposer d'un fauteuil de balcon pour ce soir.

—Eh bien ? demanda Mentor.

—Eh bien, dit la soubrette, comme je vous ai tout à l'heure entendu demander des places, je suis allé la prier de céder son fauteuil à votre maître. C'est dit-on, un gentilhomme accompli, et comme Mlle B... a le plus vif désir de faire sa connaissance, elle m'a aussitôt chargé de remettre ce coupon à votre maître. N'oubliez pas de dire qu'il vient d'elle ?

—Je n'aurai garde ! s'écria Mentor tout joyeux.

Il n'avait pas fait dix pas dans la rue qu'il s'arrêta net, tout effaré. Les conséquences funestes que pouvait avoir son acceptation venait de lui apparaître tout à coup.

Si je ne raconte pas à mon maître, pensa ce brave homme, la façon assez étrange dont j'ai eu ce billet, d'abord il m'en remettra le prix et je lui volerai son argent ; ensuite il ne fera pas de remerciements à Mlle B..., ce qui lui donnera Pair d'un manant. Mais, d'autre, lui dire d'où vient ce billet, c'est une visite, puis un cadeau, puis une autre visite en cadeaux.

Le danger lui sembla si grand qu'au retour il dit tout simplement qu'il n'y avait plus de fauteuils d'orchestres. Le comte parut contrarié, d'abord, et au bout de quelques minutes il n'y songea plus.

Le dîner n'était pas desservi que Mentor se mit à songer tristement aux conséquences que pourrait avoir son mensonge.

—Que va penser Mlle B... en voyant son fauteuil vide ? Elle est capable de s'enquérir de l'adresse du comte, de venir ici demander ce que signifie sa conduite, et alors...

Mentor se leva, sa résolution était prise. Sans perdre une minute il courut à la garde-robe de son maître, choisit un pantalon, un frac, un gilet, une cravate blanche, et il s'habilla.

—Après tous, pensa-t-il encore Mlle B... ne me remarquera sans doute pas. Je lui porterai demain la carte du comte avec l'argent du billet, le prix de location, et tout sera dit. Une heure après il s'installait au

premier rang du balcon, près de l'avant-scène. Il brûlait intérieurement de voir paraître Mlle B... Elle entra enfin, enveloppa la salle d'un regard, et ses yeux s'arrêtèrent complaisamment sur un coin du balcon. Juste où se trouvait Mentor. Mentor rougit.

—Elle me prend pour mon maître, se dit-il voyons contenance. Tout en débitant son rôle l'actrice trouvait moyen de lui adresser un sourire, un clignement d'yeux, Mentor était au supplice.

—Elle attend sans doute que je lui réponde, pensa-t-il.

Et il risqua un petit signe avec la main.

On lui répondit discrètement. Cette fois Mentor salua. Mlle B... parut marquer un léger étonnement.

—Que diable avait donc fait mon maître ? murmura Mentor. Depuis que Mlle B... Pavait pris pour le compte, Mentor ne se sentait plus vivre. Sans peine de rendre M de N... à jamais ridicule, il était obligé de se conduire en gentil-homme. Avec son embarras était-il extrême.

Jamais Mentor n'avait fait partie d'aucun cercle ; jamais il n'avait eu de relations avec une actrice ; et il s'était chargé de soutenir devant une des plus jolies femmes de Paris la réputation d'exquise élégance que s'était faite son jeune maître.

Décidément, se dit-il, après vingt minutes de combat intérieur, le mieux est d'aller la remercier à la sortie. Je dirai quatre phrases et après... bon soir ! C'est sans doute cela que fera mon maître. Il se dirigea vers la porte des artistes.

Ah ! vous voilà, comte ! s'écria Mlle B..., en l'apercevant. Comment, à pied ! Il faudra donc que je vous offre ma voiture pour vous reconduire chez vous ?

—Madame..., balbutia Mentor

—Allons, montez ! puisqu'il le faut, reprit-elle.

Tout en se hissant dans le coupé. Mentor songeait avec angoisse : " que ferait mon maître ? " et cette idée l'absorbait tellement qu'il oublia de donner son adresse au cocher. Si bien qu'il se trouva un quart d'heure après à la porte de Mlle B...

—Puisque vous êtes ici, dit-elle

gracieusement, je vous autorise à venir prendre une tasse de thé chez moi.

—Mon maître ne refusait pas, songea Mentor.

C'était un boudoir élégant, presque luxueux. Mlle B... nonchalamment étendue sur une chaise longue et vêtue d'un peignoir blanc, trempait de temps à autre ses lèvres dans une tasse de porcelaine de Chine. Mentor, assis auprès d'elle, la considérait d'un air content en roulant son chapeau dans ses doigts.

Il ne savait comment sortir.

—Comme vous me regardez ! soupira la charmante enfant, en lui tendant sa main blanche.

Il prit cette main, et quand il l'eut prise il ne put s'empêcher d'y déposer un baiser...

Deux jours après, Mlle B... gravissait, lente et pimpante, les escaliers de l'hôtel du Louvre.

M. le comte de N... demanda-t-elle au premier garçon de service qu'elle rencontra.

—Au premier, au fond du couloir.

—Elle y courut. La clef était sur la porte. A quoi bon sonner ? Elle ouvrit et resta pétrifiée sur le seuil.

Un homme en culotte courtes, gilet rayé, était debout au milieu de l'antichambre, occupé à décroter des souliers.

—M. le comte !!!... s'écria-t-elle.

Mentor se retourne et à son tour demeure interdit.

—Ah madame ! balbutia-t-il, j'ai un million d'excuse à vous faire...

Croyez bien que si j'avais su... Elle court encore.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDUC, EPICIER,

Rue St. Valier, St. Sauveur.

(Près de la bâtisse des Chars Urbains)

LE CANCAN.

St. SAUVEUR, 8 Juin 1878

POLITIQUE.

Ouf... qu'il fait chaud Messieurs. Le *Cancan* arrive tout en sueur du Parlement. Il peut vous dire avec Jules César : *veni vidi*, mais il ne vous dira pas *vinci*, parce qu'il est indépendant et qu'il ne se laisse blaguer ni par les libéraux, ni par les conservateurs : il ne vaine ni avec l'un ni avec l'autre des deux parties : il gagne tous seul.

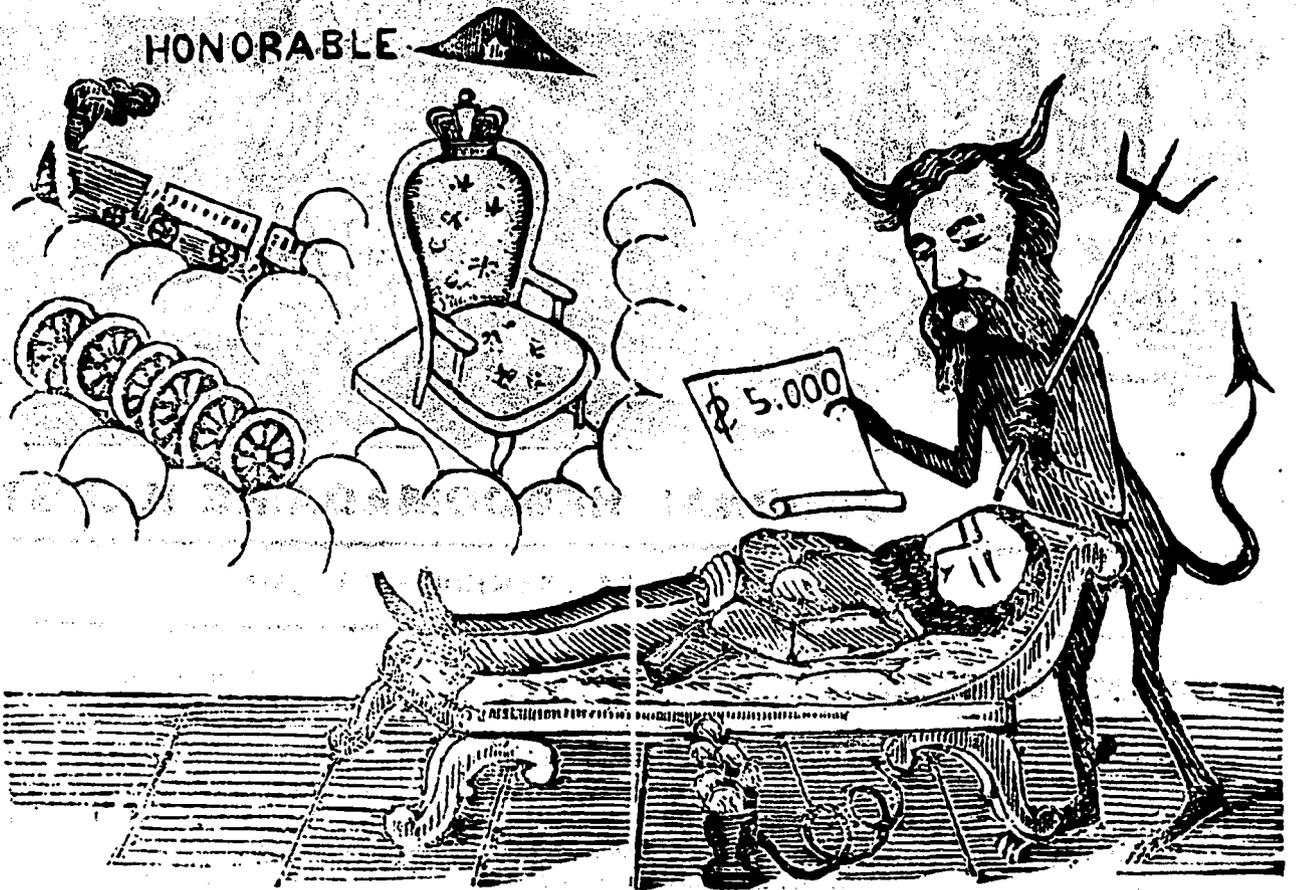
A midi et demi le *Cancan* avait les deux mains sur la poignée de la porte qui conduit aux galeries du Conseil Législatif : il supportait une pression de huit atmosphères ; à deux heures, il endurait une compression telle, qu'il en a perdu beaucoup sur l'épaisseur, mais en revanche il en a gagné sur le rapport de la grandeur, car il avait huit pieds de haut ; à deux heures et demie, le *Cancan* mesurait douze pieds et les portes se sont ouvertes, heureusement. Il s'est trouvé transporté un des premiers dans les galeries et il a pu prendre une place avantageuse sur les premières banquettes. Quelques instants après, le Lieutenant-Gouverneur est arrivé avec un grand nombre de Jongs officiers et de soldats tout galonnés d'or. C'était éblouissant, étourdissant, le *Cancan* c'est trouvé en extase et ça lui a fait oublier pour un instant le grand nombre de dames tout curubaunées qui faisaient cercle autour de la salle.

Ensuite, le *Cancan* a émigré avec ses voisins à l'Assemblée Législative. Le trajet a été rempli des incidents les plus harmonieux, il vous en fera en grâce, il se contentera de vous dire qu'il est tombé en syncope seulement deux fois.

Lorsqu'il a été rendu, le grand Boss de conservateurs, Chapleau, avait la parole, il chantait pouille à Turcotte de Trois-Rivières à cause de la transaction qu'il a faite avec le Lieutenant Gouverneur et M. Joly : ils ont eu aussi une petite chicane au sujet d'une certaine lettre.

Le *Cancan* a cru comprendre que c'était une intrigue d'amour, c'est-à-dire que Turcotte avait écrit à sa blonde et que Chapleau avait surpris leur correspondance,

HONORABLE



ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM.

et, ce qu'il y a de plus beau. Chapleau voulait en faire la lecture devant tout le monde, tout comme au jugement dernier. Le *Cancan* n'a pas trouvé cela de son goût. Malheureusement pour le lecteur le *Cancan* ne pourra en dire guère plus long, un phénomène de croissance animale lui a grimpé sur le dos et lui a intercepté en même temps la lumière et le son. Il a pu seulement comprendre que M. W. Price, député de Chicoutimi avait voté pour le gouvernement Joly, parce qu'une partie de ses amis, les libéraux, criaillaient et acclamaient de toute leur force, le nouveau prosélyte.

Ensuite le *Cancan* a profité du premier espace vide pour s'esquiver au plus tôt, et pour respirer à plein poumon l'air pur du dehors.

INDEPENDANCE.

Savez-vous que c'est un grand avantage de juger les choses avec impartialité, sans esprit de parti et de ne voir la gente politique que du haut de sa grandeur.

Le *Cancan* assiste de ce temps-ci au spectacle le plus magnifique, politiquement parlant, qu'on ait jamais vu depuis le régime patriarcal de notre défunt père Adam.

D'un côté il y a les conservateurs qui s'égrainent un à un comme un vieux chapelet de Job, qui tombe en désuétude, ils ont déjà perdu un *gloria patri* et un Notre-Père. On dit

que ces grains ont été retrouvés par l'Hon. M. Chauveau qui les a vendus au gouvernement Joly : le *gloria* a été évalué, dit-on, à \$15,000 ; le Notre-Père se trouve déjà payé par de grandes limites dont on lui laisse la possession et par le plaisir qu'il a causé à la Banque Union.

C'est toujours bien embêtant pour les conservateurs de se voir mourir mierte à mierte comme cela ; mais dans tous les cas, le pays y gagnera certainement sous l'administration essentiellement économique du ministre Joly.

Le *Cancan* n'en donnera qu'une exemple, au lecteur d'en juger.

M. Joly a défendu à tous ses collègues, aux membres de la chambre et à tous les employés, d'emporter sur eux et de se servir de vieux papiers dans une certaine opération que tout le monde connaît, et qui soumet les députés à ses lois tout aussi bien que le plus simple particulier.

Le prix de ces chiffons doit retourner à la caisse et il est destiné à la complète finission du chemin de fer du Nord.

BOUTADE.

Il faudrait un Plutarque pour écrire la vie des hommes illustres qui abondent dans notre Puissance, c'est un fait incontestable. Car, que deviendront-ils ces grands hommes si nous les laissons retourner en poussière ? Il y a bien *l'Evenement* et le *Canadien* qui ont déjà formé une série d'hommes illustres ; mais le *Cancan*, n'aime pas leurs manière d'y voir. L'un fait un grand homme avec Rémillard et l'autre, avec Fradet, les Plutarque de cette pâte-là les honnêtes gens n'en mangent pas.

Ce rôle conviendrait très-bien au *Cancan* parcequ'il est indépendant cependant il n'aime pas en faire l'essai craignant qu'en soulevant le voile ses illusions tombent trop bas, et que nos illustres ne soient pas capable de supporter la comparaison avec les anciens Grecs et les anciens Romains malgré toutes les perfections modernes qui doivent les porter à frayer la route du bien ; malgré *l'Eclair* qui brille une fois tous les jours et le *Cancan* dont tout les numéros comme autant de Pierre l'Ermite, prêchent la croisade du devoir une fois toutes les semaines.

Néanmoins nous croyons avoir trouvé un moyen. Nous proposons que le jeune Eudore Evanturel abandonne la poésie tendre, qu'il s'arme du verbe Alexandrin et qu'il barbouille encore deux ou trois cents pages pour cravate de gloire et de célébrité nos hommes illustres, et surtout qu'il n'oublie pas M. Marmette, car il en a besoin l'homme.

Supposons l'impossible, par exemple que le jeune poète manque le but ? le remède ne sera pas très dispendieux ce nouveau volume n'aura qu'à prendre le chemin de l'autre et aller trouver son frère aîné chez l'épicière.

FLANERIE.

C'est une fameuse nature d'élite que le *Cancan*, nature tout à fait sentimentale ; il aime à voyager dans les plaines purement idéales de l'imagination.

C'est pour cela que tous les soirs quitte ses immenses ateliers ;... et propos, il serait peut-être nécessaire qu'il en donnât une petite description pour le plus grand bien du lecteur.

Lorsque votre bonne étoile vous conduira sur la rue St. Joseph, ayant la face tournée vers l'occident, écoutez

bonne inspiration qui vous portera infailliblement à continuer votre route ; car c'est elle qui vous conduira vers la huitième merveille du monde.

Mais après avoir mûrement délibéré et vous êtes décidé à suivre le mouvement spontané de votre âme qui vous porte à suivre la bonne voie, j'aurai un conseil à vous donner : ne manquez pas d'acheter un gros pain chez le premier boulanger venu et une livre et demie de fromage chez l'épicier ; car, comme toutes les bonnes choses sont difficiles à atteindre, il est aussi très difficile d'arriver au bureau du *Cancan*.

Après avoir marché une couple de lieues dans ces conditions, inévitablement votre pied foulera le sol fertile du loquace faubourg St. Sulpice. Lorsque vous serez rendu à la rue qui longe l'église, vous la suivrez jusqu'à l'école des frères, et là, vous vous jetterez bravement dans un labyrinthe de petites ruelles qui vous rappelleront les constructions de Dédale. Lorsque vous aurez marché l'espace de cinq à six milles vous apercevrez, dans le lointain, une large et haute bâtisse qui ferme l'horizon vers le couchant. Vous allez peut être croire que ce sont les ateliers du *Cancan*, mais pas du tout, ce bâtiment appartient aux propriétaires de l'ex-chemin de Godford. Pour plus grande sûreté et si vous tenez à serrer la main de votre illustre ami, je vous conseillerais de vous adresser à une commère (oh ! grâce à Dieu il y en a de par ce pays là) qui se fera un plaisir de vous montrer sa résidence.

Hors donc mesdames et Messieurs, c'est ce coin reculé du globe que le *Cancan* part tous les soirs, les mains dans ses poches, le chapeau crânement renfoncé, l'esprit en voyage, l'oreille aux agneaux, pour fourager les matières nécessaires à sa composition.

Dans un autre numéro il vous fera prendre part aux expériences qu'il fait et à l'instruction qu'il acquiert dans ces sortes d'expéditions.

A TRAVERS LES PORTES.

Un député dont le vote a soulagé bien des misères et bien des inquiétudes, c'est celui de l'indépendant M. Turcotte, député des Trois-Rivières.

Vraiment il est l'homme de la circonstance. Sur lui étaient braqués les yeux de tous les spectateurs, et grâce à lui le ministère libéral a triomphé de la position critique dans laquelle il se trouvait.

D'ici à quinze jours son nom paraîtra dans les journaux, c'est pour faire comme les autres que le *Cancan* le met aujourd'hui.

Dire ce que nous en pensons, nous entraînerait sur un terrain bien sérieux, trop même pour notre faible constitution.

Que ceux qui dans sa situation eussent fait comme lui, l'applaudissent.

Que ceux au contraire, dont la conscience se révolte contre ses légères tergiversations l'exècrent, libre à eux, nous n'en serons pas pires amis.

Le *Cancan* doit se contenter de rire, spectateur à cette comédie qu'on



NICODÈME AUDIT QUI CHAUSSE LES BOTTES A THIBAUT POUR SE DONNER DE L'ELOQUENCE.

nomme la politique, où un seul homme peut jouer si gaîment l'avenir de tout un pays.

Le *Cancan* se promenait l'autre jour sur la rue St. Joseph, lorsqu'il aperçut un habitant qui venait à sa rencontre la mine effarée, l'œil hagard, les basques de son habit rejetées en arrière et ses jambes de bottes rouges, mais ce qui s'appelle rouge, toutes rayées sur ses talons. Le *Cancan* qui a un fond inépuisable de sympathie pour ses semblables se hâta de lui demander son fait.

Alors notre homme lui dit qu'il cherchait une manufacture pour écrire comme dans l'A, B, C, parce qu'il voulait se faire écrire sur la gazette.

Immédiatement il vint à l'idée du *Cancan* de lui enseigner l'*Éclair* ou le *Patriote*, car il ne connaît que ces journaux qui ont conservé le style de l'Alphabet.

Un avocat voulant scier un de ses amis irlandais, lui dit un jour :

J'ai fait un rêve bien curieux cette nuit, j'ai rêvé que j'étais mort. Immédiatement je me suis présenté au Bureau de Saint-Pierre, et là, je me suis informé s'il y avait des Irlandais dans le ciel. Saint Pierre m'a répondu qu'il n'en savait rien, mais que je pouvais très bien m'en assurer moi-même. Alors je suis entré et ai visité tous les coins et recoins du ciel : pas plus d'Irlandais que sur la main, dans le purgatoire, point ; dans l'enfer, rien non plus. Là dessus nos deux amis se donnent la main et se quittent.

Le lendemain, l'Irlandais accoste son avocat et lui dit : j'ai rêvé moi aussi cette nuit et si tu le veux je te ferai part de mon rêve. Très volontier, répond l'autre.

Tout comme toi, j'ai rêvé que j'étais mort ; arrivé chez Saint-Pierre, j'ai demandé pour entrer dans le ciel afin de serrer la main aux avocats qui devaient s'y trouver. Pour ce à, m'a répondu Saint-Pierre, je vous garantis qu'il n'y en a pas, et je l'ai cru sur parole.

Au purgatoire, la même chose, j'm'a cheminé donc vers l'enfer. Après avoir fureté partout sans résultat, je ressortais tout découragé, lorsque j'aperçus une petite porte noire près de l'entrée ; j'ouvris cette porte et je me trouvai dans les privés. Quelle ne fut pas mon étonnement d'y rencontrer tous les irlandais ! Après leur avoir souhaité la bienvenue je promenai mes regards autour de la salle, alors je vis tous les avocats suspendus à des clous le long de la muraille ; je les mandais aux irlandais pourquoi ils étaient là. Ils me répondirent que lorsqu'ils avaient satisfait aux besoins de leur humaine nature, ils décrochaient un avocat pour se mettre au net.

L'avocat jura mais un peu tard qu'il ne réverrait plus.

PLAIDOYER EN FAVEUR DES CHIENS ET DES CHATS.

1. Preamble.

Depuis que j'habite notre petite planète, je n'entends parler que d'abus à réformer. Dans ma jeunesse, on en voulait surtout aux momes. Il était accusés de priver la population d'une partie de ce qui devait lui revenir, et, quoique cette accusation fut assez mal fondée, on les supprima, car c'était ainsi qu'on réformait à cette époque. Bientôt tout fut un abus et réformé comme tel. J'ai même vu le moment où les procureurs... Mais voici bien un autre scandale. Nos chiens et nos chats en danger. Un philanthrope veut nous enlever les animaux domestique que nous chérissons le plus ; il prêche, au dix-neuvième siècle, une croisade contre d'innocentes victimes qui ont des droits sacrés à notre reconnaissance ; et c'est de l'amour du bien public qu'il prétend colorer cet attentat ! C'est l'humanité qu'il invoque pour excuser un projet sanguinaire ! Il faut convenir que la philanthropie est bien barbare, et qu'à force d'humanité nous sommes devenus bien inhumains ! Quoi qu'il en soit, les victimes ne seront pas égorgées sans réclamation ; une voix faible, mais courageuse, va s'élever en leur faveur.

Je plaide pour les chiens et les chats défendeurs, aboyants, miaulants, d'une part ; contre M. Alexandre Roger, chevalier de la légion-d'honneur, demandeur, d'autre part.

2. Apologie du chien.

Messieurs, dans un procès de cette nature, la moralité des accusés devant nécessairement influer sur la décision de leurs juges, il conviendrait de rappeler ici les heureuses qualités dont la nature a doué la moitié la plus intéressante de nos clients ; mais si je disais tout ce que valent les chiens, nous aurions trop à rougir. Qui d'ailleurs ne connaît pas leur amour, leur fidélité, leur inébranlable attachement ? A qui pourrois-je apprendre que rapprochés de nous par un sentiment que notre ferocité même ne peut aveugler, ils s'associent à nos peines comme à nos plaisirs, deviennent et partagent toutes nos affections, nous protègent dans le danger, combattent et meurent en nous défendant ? Ce ne sont point, Messieurs, de ces faux amis du jour, esclaves de la fortune, et toujours prêts à vous abandonner dans l'adversité ; martyrs généreux de l'amitié, on les voit s'échapper de l'asile doré de l'opulence où on veut les retenir captifs, et où, comme tant de parasites qui sont loin de les valoir, ils seraient traités magnifiquement, pour retourner dans l'humble galeas du pauvre auquel ils sont attachés par un lien que l'amitié rend indissoluble ; et ce pauvre, que lui restera-t-il si vous lui enlever son chien ? Le malheureux est un pestiféré ; tout s'éloigne de lui, tout le fuit avec une sorte d'horreur son chien est le seul être qui, dans la nature entière, se montre sensible à sa misère, l'en console par ses caresses, et l'adoucisse en la partageant. Qui l'aimera si vous lui arrachez ce compagnon de son infortune ? mais jamais un jugement inique n'ordonnera cette cruelle séparation ; je me suis adressé à des cœurs sensibles : les chiens gagneront leur cause.

3. Apologie du chat.

La cause de ce chat est, je l'avoue, Messieurs, plus difficile à défendre. On a généralement mauvaise opinion de leur caractère et leurs griffes leur ont fait beaucoup d'ennemis ; mais ils faudrait aussi se rendre justice. Si les chats sont méchants, nous ne sommes pas très-bon. On les accuse d'égoïsme et c'est nous qui leur faisons ce reproche ! ils sont si fions ; qui sait si de mauvais exemples ne les ont pas gâtés ? ils flattent par intérêt ; mais connaissez-vous beaucoup de flatteurs désintéressés ? Cependant vous aimez, vous provoquez l'adulation. Pourquoi donc faire un crime aux chats de ce qui, dans la société, est à vos yeux le plus grand de tous les mérites ? Je ne parlerai point ici de leur grâce, ni de leur gentillesse. Je ne vous peindrai point ces minauderies enfantines, ce dos en route, cette queue ondoyante et tant d'agrèments divers, à l'aide desquels ils savent si bien nous intéresser à leur conservation. Des motifs plus puissants militent en leur faveur.

Si vous détruisez les chats, qui mangera les souris ? Ce ne sera pas assurément l'auteur du projet qui vous est présenté. On vous parle de souricières !... des souricières, Messieurs ! Et qui n'en connaît pas l'insuffisance ? des souricières ! C'est un piège qu'on vous tend ; gardez vous bien de vous y laisser prendre. Depuis longtemps, les souris trop bien avisées, savent s'en garantir. Attendez-vous donc à voir au premier jour la gent-trotte-menu ronger impunément tous les livres de vos bibliothèques. On s'en consolera si elles n'attaquaient que ces poèmes fades et ennuyeux dont nous sommes affligés depuis quelques années, mais leur goût n'est pas très-sûr : elles rongeront Racine aussi volontiers que Pradon. Que dis je ? nos feuilletons eux-mêmes, et nos plaidoyers si beaux et si longs ne seront pas épargnés. D'où je conclus que détruire les chats, c'est établir le vandalisme en France.

Mais je consens que vous fermiez les yeux sur les souris : songez au moins qu'ou

ennemi cent fois plus terrible vous menace. Les rats, à qui les chats en imposent encore, les rats, Messieurs, sont aux agnets; ils n'attendent que le moment où vous aurez prononcé l'arrêt fatal que mon adresse partie sollicite, pour entrer en campagne et venir s'établir dans vos habitations, que vous serez forcés, oui, Messieurs, que vous serez forcés de leur abandonner. Et vous pouvez hésiter encore! Catilina est à vos portes, et vous débâterez! Je vous prie, Messieurs, d'excuser cette véhémence: il est difficile de conserver son sang-froid quand on parle des rats.

COLNET.

DUPIXIANA

Nous copions dans un journal publié en 1853, la poésie suivante à l'adresse de M. Dupin.

Tout pouvoir a son tour peut dire: il est des [notres];
Aux proscrits Dupin dur, et Dupin tendre aux [autres].
Pour prendre son siège il n'est pas indécis.
A soixante-quinze ans c'est Dupin ras-ia.
Dupin voulant rester au Palais de Justice
Se rendra désormais comme Dupin d'épice.
Jamais auditeurs, plus ou moins ébahis,
Depuis son dernier speech ne crièrent; Dupin
D'un citoyen, d'un homme il n'est qu'un faux [semblant];
Il fut gris, il fut rouge, il serait Dupin blanc!
Ce digne magistrat, montrez lui quelque lucre,
Et d'aigre qu'il était, il est Dupin de sucre.
Faire son beurre, en tout chat-huant au fin bec,
Ce qu'il aime à coup sûr, ce n'est pas Dupin sec.
D'accord avec le diable il a tant travaillé,
Qu'il pourrait bien un jour être Dupin grillé.

COQUILLES.

Un fonctionnaire de M. Gambetta: Un cabarattier avait acheté un dindon pour le jour de sa fête. Il eut l'idée de le promener par le village, et pour attirer la pratique, il écrivait sur une large feuille de papier l'avis suivante, qu'il voulait placer sur la bête:

"Le dindon que voici:
"Sera promener par le villache, a fain que chacun puisse voir cépat, ça ôteur, ça grosseur sa grece et sa kraite. Il sera rôtti demin, et il sera mangé à une eure.
"Le prix du dîner ai de 1 fran, sans les zegstra.
"Il est défendu de touché l'anymale."

L'aubergiste était en train de coller l'avis de son affiche, lorsqu'il voit entrer un des premiers magistrats de la commune; il pose le papier sur une chaise et reçoit le visiteur. Ou cause, on vide un pot, et l'autorité part.

Pendant que l'aubergiste se demenait, ne pouvant retrouver sa pancarte, un bruit inusité se fit entendre dans le village. Tant que le pauvre fonctionnaire faisait face à ses administrés, cela se passait déceimment; mais à peine avait-il tourné les talons, qu'un immense éclat de rire retentissait.

Intrigué il se dirige à grand pas vers la maison de l'instituteur. Celui-ci le reçoit avec le respect dû à son rang; mais lorsqu'il se retourne pour fermer la porte, l'insolent éclat de rire retentit encore.

Tout s'explique alors; le magistrat s'était assis sur la feuille de papier enduite de colle et l'écriteau est resté fixé à la partie inférieure de son vêtement.

—Comment, s'écria-t-il, on ne m'a pas arraché cela!

—Non certes, répondit l'instituteur, l'affiche défend de toucher l'anymal!

Une veuve. — Une jeune veuve très-jolie, reçoit la visite d'un étranger qui s'informe de la santé de son mari.

—Il est mort, répondit-elle, merci bien.

A quels symptômes doit-on reconnaître qu'une demoiselle doit coiffer Ste. Catherine?

Ces symptômes sont aussi nombreux que variés.

Comme leur nomenclature serait un peu fastidieuse, je ne vous en signalerai que quelques-uns.

Une demoiselle est prédestinée à devenir vieille fille:

Lorsqu'elle commence à aller à l'église avec un livre de prières du format gros octavo, 600 pages;

Lorsqu'elle commence à boire son thé sans sucre;

Lorsqu'elle commence à dire qu'elle a refusé plus d'un bon parti;

Lorsqu'elle commence à dire que les hommes sont des êtres exécrables et qu'elle ne voudrait pas s'embarasser d'un mari pour tout l'or du monde;

Lorsqu'elle commence à changer de bottines chaque fois qu'elle revient de la promenade;

Lorsqu'elle commence à se faire suivre par un petit chien;

Lorsqu'elle commence à tenir un chat à côté d'elle pendant ses repas pour lui donner du lait sucré;

Lorsqu'elle commence à avoir honte d'ôter son chapeau devant des messieurs sous prétexte qu'elle n'a pas de garniture de cheveux;

Lorsqu'elle commence à se coucher avec ses bas et un bonnet de nuit;

Lorsqu'elle commence à passer derrière une table dans un bazar;

Lorsqu'elle commence à suivre les séances d'une société de couture;

Lorsqu'elle commence à chanter dans les chœurs d'une église pendant les offices de la semaine;

Lorsqu'elle commence à parler à quelqu'un en se tenant les doigts devant la bouche, comme si elle craignait de laisser voir des lacunes dans son râtelier;

Lorsqu'elle commence à parler de rhumatismes dans les genoux et dans les coudes;

Lorsqu'elle commence à se plaindre de son miroir et dire qu'il est aff'aux;

Lorsqu'elle commence à parler de courants d'air et à fermer les interstices dans les portes et les fenêtres;

Lorsqu'elle commence à ne pas être satisfaite du portrait qu'a tiré son photographe;

Lorsqu'elle commence à dire que les messieurs ne font plus de visites le jour de l'an, etc., etc.

La demoiselle qui après avoir lu ces lignes, s'exclamera: "Ah! le visage!" pourra être classée dans la catégorie des vieilles filles.

Un jeune homme pauvre entro dernièrement chez un barbier et demanda si on veut le raser pour deux sous.

—Le barbier accepte en faisant la grimace.

Inutile d'ajouter que l'opération se fit à l'eau froide et avec un rasoir non repassé.

Tout à coup on entend des cris perçants. C'était probablement la pratique qui soupirait.

—Mais non, c'est seulement le chat du barbier qui minule dans l'arrière boutique.

—A qui en es-tu donc vilaine bête?

crie le barbier. Ah! dit le jeune homme, il aura voulu se faire raser au rabais!

On voit sur un enseigne de charcutier, à St. Sauveur:

"Monsieur Jeanchaud, charcutier; Tut les cochons comme son père."

Trois enseignes amusantes:

Avenue de Nemly:

Bon vin. — Avec jardin au fond.

Espérons qu'un filtre est attaché à l'établissement.

Rue de Rivoli, chez un opticien:

"Grand assortiment d'actrices coloriées."

Faubourg St. Honoré, du côté des Femmes:

"Pensionnat de jeunes filles: ayant de très-jolies dépendances."

Une épitaphe toujours neuve:

Ma femme Cécile
Repose ici,
Elle est tranquille
Et moi aussi.

Une vieille femme disait l'autre jour:

Le fruit défendu n'est pas meilleur que l'autre; mais faites donc comprendre cela à ceux qui n'y ont pas encore goûté!

A la cour de police:

M. le président, au prévenu. — Vous n'avez pas honte de vous porter à de pareilles voies de fait sur un faible et malheureux vieillard?

Le prévenu. — Que voulez-vous M. le président, il faisait des façons pour me prêter sa montre!

Le président. — Ne plaisantez pas devant la justice.

Le prévenu. — Et puis, j'ai si souvent entendu dire qu'il fallait dépouiller le vieillard!

Deux charretiers causant hier soir au Palais:

Je voudrais ben savoir Jos, comment que ça se fait que le soleil qui se couche tout les soirs derrière Charlebourg, se lève tous les matins vis-à-vis l'île d'Orléans?

—Cré-gueux! répond l'autre, il revient sur ses pas. Mais nous le verrions?

—Bêta! est-ce qu'il ne profite pas de la nuit!

Un journal de Cincinnati raconte la curieuse anecdote qui suit:

"Dernièrement, à quatre ou cinq milles de Cincinnati, près de Commisville, un individu déterrât dans la nuit un cadavre dans le cimetière, pour le vendre à l'école d'anatomie. Notre homme plaça le corps dans un sac qu'il traîna après lui au moyen d'une corde. Arrivé au pied du mur d'enceinte, il passa cette corde autour de son cou, afin d'avoir les bras libres pour opérer son ascension. Tout alla bien jusqu'au sommet du mur, mais là le voleur, manquant l'équilibre, tomba

de l'autre côté sans avoir eu le temps de débarasser son cou de la corde. On devine la suite, le cadavre, au lieu de haut du mur, ne lâcha pas la corde, et l'individer qui était ainsi venu troubler le repos de la tombe, fut trouvé le lendemain par les passants."

Pour finir, les commandements d'un chasseur; c'est là une actualité palpitante:

Sans rechigner tu sauteras
De ton lit matinalment,
Dans les champs tu t'échineras
Jusqu'au soir inclusivement.
Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais au gibier aucunement.
L'œuvre de mort accompliras
Que dans tes rêves seulement.
Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats mêmeement.
Le chien d'aujourd'hui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.
Ton camarade tu tueras,
Le moins possible assurément.
Tu fusil tu déchargeras
En retenant soigneusement.
Vers huit heures tu rentreras
Aubanti soigneusement.
En ne rapportant dans tes bras
Qu'un moineau mort d'isolement.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue St. Joseph, St. Roch; chez M. Bédard, tabacaliste, No. 264, rue St. Jean; chez M. Crémuzie, libraire, rue Buade, Haute-Ville; chez M. J. S. Gauvreau, libraire, 18 Rue St. Pierre et No. 26 marché Finlay, Basse-Ville; chez M. Lacroix, tabacaliste, rue St. Valier, St. Sauveur; M. Trudel, No. 16, Côte du Passage, Lévis.



PORC !! PORC !!!

- LARD FRAIS,
- LARD SALÉ,
- JAMBON,
- SAUCISSES,
- SAINDOUX,
- BEURRE,
- ŒUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bas marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront arrivés avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer porter les effets achetées chez lui à domicile. St. Roch, 27 avril 1878.

P. LA ROSE et Cie.
Éditeur-Propriétaire.
Rue de l'Acqueduc, o. m. Bureau de Poste, bât. 5, St. Sauveur.